

51 3

FRAGMENT

D E S

INSTRUCTIONS

P O U R

LE PRINCE

ROYAL DE ***.



A BERLIN,

M D C C L X V I I .

FRANKLIN

D. D. S.

INSTRUMENTS

FOR

J. B. FRANKLIN

ROYAL DE

A. BELL

—————

M. C. C. K. N. I. I.

FRAGMENT
DES
INSTRUCTIONS,
POUR
LE PRINCE
ROYAL DE ***.

I.

VOUS devez d'abord, mon
cher Cousin, vous affer-
mir dans la persuasion qu'il exis-
te un Dieu tout-puissant qui pu-
nit le crime & qui récompense
la vertu. Vous sçavez assez de
physique pour voir que ces an-
ciennes erreurs, qu'il faut que

A ij

le grain pourrisse & meure en terre pour germer &c. détruiraient plutôt l'idée d'un Dieu formateur du monde qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris assez d'astronomie pour être sûr qu'il n'y a ni premier, ni troisième ciel, ni région de feu auprès de la lune, ni firmament auquel les étoiles soient attachées &c. mais un nombre innombrable de globes disposés dans l'espace par la main de l'éternel géomètre. On vous a montré assez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhensibles ressorts vous vivez. Vous n'êtes point ébran-

lé par les objections de quelques athées ; vous pensez que Dieu a fait l'univers comme vous croyez (si j'ose me servir de cette faible comparaison) que le palais que vous habitez a été élevé par le Roi votre grand-père. Vous laissez les taupes enterrées sous vos gasons , nier, si elles l'osent, l'existence du Soleil.

Toute la nature vous a démontré l'existence du Dieu suprême ; c'est à votre cœur à sentir l'existence du Dieu juste. Comment pourriez-vous être juste si Dieu ne l'était pas ? & comment pourrait-il l'être s'il ne faisait ni punir ni récompenser ?

A iij

Je ne vous dirai pas quel sera le prix & quelle sera la peine. Je ne vous répéterai point, *Il y aura des pleurs & des grincements de dents*, parce qu'il ne m'est pas démontré qu'après la mort nous ayons des yeux & des dents. Les Grecs & les Romains riaient de leurs furies, les chrétiens se moquent ouvertement de leurs diables, & Belzébuth n'a pas plus de crédit que Tisiphone. C'est une très grande sottise de joindre à la religion des chimères qui la rendent ridicule. On risque d'anéantir toute religion dans les esprits faibles & pervers, quand on des-

honore celle qu'on leur annonce par des absurdités. Il y a une ineptie cent fois plus horrible, c'est d'attribuer à l'être suprême des injustices, des cruautés que nous punirions du dernier supplice dans les hommes.

Servez Dieu par vous-même, & non sur la foi des autres. Ne le blasphémez jamais ni en libertin ni en fanatique. Adorez l'être suprême en Prince & non en moine. Soyez résigné comme Epictète, & bienfaisant comme Marc-Aurèle.





II.

Parmi la multitude des sectes qui partagent aujourd'hui le monde, il en est une qui domine dans cinq ou six provinces de l'Europe, & qui ose se dire universelle, parce qu'elle a envoyé des missionnaires en Amérique & en Asie. C'est comme si le Roi de Dannemarck s'intitulait Seigneur du monde entier, parce qu'il possède un établissement sur la côte de Coromandel & deux petites Iles dans l'Amérique.

Si cette Eglise s'en tenait à cette vanité de s'appeller universelle dans le coin du monde

qu'elle occupe, ce ne serait qu'un ridicule ; mais elle pousse la témérité, disons mieux, l'insolence, jusqu'à dévouer aux flammes éternelles, quiconque n'est pas dans son sein.

Elle ne prie pour aucun des Princes de la terre qui sont d'une secte différente. C'est elle qui en forçant ces autres sociétés à l'imiter, a rompu tous les liens qui doivent unir les hommes.

Elle ose se dire chrétienne catholique, & elle n'est assurément ni l'une ni l'autre. Qu'y a-t-il en effet de moins chrétien que d'être en tout opposé au Christ ? Le Christ &

ses disciples ont été pauvres ; ils ont fui les honneurs , ils ont chéri l'abaissement & les souffrances. Reconnaît-on à ces traits des moines , des Evêques qui regorgent de trésors , qui ont usurpé dans plusieurs pais les droits régaliens , un Pontife qui règne dans la ville des Scipions & des Césars , & qui ne daigne jamais parler à un Prince , si ce Prince n'a pas auparavant baisé ses pieds ? Ce contraste extravagant ne révolte pas assez les hommes ; on le souffre en riant dans la communion romaine , parce qu'il est établi dès long-temps ; s'il était nouveau ,

il exciterait l'indignation & l'horreur. Les hommes, tout éclairés qu'ils sont aujourd'hui, sont les esclaves de seize siècles d'ignorance qui les ont précédés.

Conçoit-on rien de plus avilissant pour les souverains de la Communion soi disant catholique, que de reconnaître un maître étranger? car quoiqu'ils déguisent ce joug, ils le portent. L'auteur du siècle de Louis XIV. que vous lisez avec fruit, a beau dire que le Pape est une idole dont on baise les pieds & dont on lie les mains, ces souverains en-

voyent à cette pagode une ambassade d'obédience ; ils ont à Rome un cardinal protecteur de leur couronne , ils lui payent des tributs en annates , en premiers fruits. Mille causes ecclésiastiques dans leurs états sont jugées par des commissaires que ce prêtre étranger délègue.

Enfin plus d'un roi souffre chez lui l'infâme tribunal de l'inquisition érigé par des Papes , & rempli par des moines ; il est mitigé , mais il subsiste à la honte du trône & de la nature humaine.

Vous ne pouvez sans un rî-

re de pitié entendre parler de ces troupeaux de fainéants ton-
dus , blancs , gris , noirs , chauffés , déchaux , en culotes ou sans culotes , paitris de crasse & d'arguments , dirigeant des dévotes imbécilles , mettant à contribution la populace , disant des messes pour faire retrouver les choses perdues , & faisant Dieu tous les matins pour quelques sous ; tous étrangers , tous à charge à leur patrie , & tous sujets de Rome.

Il y a tel royaume qui nourrit cent mille de ces animaux paresseux & voraces , dont on aurait fait de bons matelots & de braves foldats.

Grace au ciel & à la raison ,
les états sur lesquels vous devez
régner un jour , sont préservés
de ces fléaux & de cet oppro-
bre. Remarquez qu'ils n'ont
fleuri que depuis que vos étables
d'Augias ont été nettoiyés de ces
immondices.

Voyez surtout l'Angleterre
avilie autrefois jusqu'à être une
province de Rome , province
dépeuplée , pauvre , ignorante &
turbulente. Maintenant elle par-
tage l'Amérique avec l'Espagne ;
& elle en possède la partie réel-
lement la meilleure ; car si l'Es-
pagne a les métaux , l'Angleterre
a les moissons que ces métaux

achètent. Elle a dans ce Continent les seules terres qui produisent les hommes robustes & courageux ; & tandis que de misérables théologiens de la communion romaine disputent pour savoir si les Américains sont enfans de leur Adam , les Anglais s'occupent à fertiliser , à peupler & enrichir deux mille lieues de terrain , & à y faire un commerce de trente millions d'écus par année. Ils régnent sur la côte de Coromandel au bout de l'Asie ; leurs flottes dominant sur les mers , & ne craindraient par les flottes de l'Europe entière réunies.

Vous voyez clairement que toutes choses d'ailleurs égales , un royaume protestant doit l'emporter sur un royaume catholique , puisqu'il possède en matelots , en soldats , en cultivateurs , en manufactures , ce que l'autre possède en prêtres , en moines & en reliques ; il doit avoir plus d'argent comptant , puisque son argent n'est point enterré dans des trésors de nôtre Dame de Lorette , & qu'il sert au commerce au lieu de couvrir des os de morts qu'on appelle des corps saints ; il doit avoir de plus riches moissons , puisqu'il a moins de jours d'oïveté , consacrés à
de

de vaines cérémonies au cabaret & à la débauche. Enfin les soldats des pays protestants doivent être les meilleurs ; car le Nord est plus fécond en hommes vigoureux , capables des longues fatigues & patients dans les travaux , que les peuples du midi occupés de processions , énérvés par le luxe , & affaiblis par un mal honteux qui a fait dégénérer l'espèce si sensiblement , que dans mes voyages j'ai vu deux cours brillantes où il n'y avoit pas dix hommes capables de supporter les travaux militaires. Aussi , a-t-on vu un seul Prince du Nord dont les

B

états n'étaient pas comptés pour une puissance dans le siècle passé, résister à tous les efforts des maisons d'Autriche & de France.

III.

Ne persécutez jamais personne pour ses sentiments sur la religion, cela est horrible devant Dieu & devant les hommes. Jésus-Christ loin d'être oppresseur a été opprimé. S'il y avait dans l'univers un être puissant & méchant, ennemi de Dieu, comme l'ont prétendu les Manichéens, son partage serait de persécuter les hommes. Il y a trois religions établies de droit humain

dans l'Empire ; je voudrais qu'il y en eût cinquante dans vos états, ils en seraient plus riches, & vous en seriez plus puissant. Rendez toute superstition ridicule & odieuse, vous n'aurez jamais rien à craindre de la religion, Elle n'a été terrible & sanguinaire, elle n'a renversé des trones que lorsque les fables ont été accréditées, & les erreurs réputées saintes. C'est l'insolente absurdité des deux glaives, c'est la prétendue donation de Constantin, c'est la ridicule opinion qu'un païsan Juif de Galilée avait jouï vingt-cinq ans à Rome des honneurs du souverain pontifi-

cat, c'est la compilation des prétendues décrétales faite par un faussaire; c'est une suite non interrompue pendant plusieurs siècles, de légendes mensongères, de miracles impertinents, de livres apocryfes, de prophéties attribuées à des Sibylles; c'est enfin ce ramas odieux d'impostures qui rendit les peuples furieux & qui fit trembler les Rois. Voila les armes dont on se servit pour déposer le grand Empereur Henri IV., pour le faire prosterner aux pieds de Grégoire VII., pour le faire mourir dans la pauvreté & pour le priver de la sépulture. C'est de cette source

que fortirent toutes les infortunes des deux Fréderics ; c'est ce qui a fait nager l'Europe dans le sang pendant des siècles. Quelle religion que celle qui ne s'est jamais soutenue depuis Constantin que par des troubles civils , ou par des boureaux ! Ces temps ne sont plus , mais gardons qu'ils ne reviennent. Cet arbre de mort tant élagué dans ses branches n'est point encor coupé dans sa racine , & tant que la secte Romaine aura des fortunes à distribuer, des mîtres, des principautés, des tiarres à donner, tout est à craindre pour la liberté & pour le repos du genre humain. La po-

litique a établi une balance entre les puissances de l'Europe ; il n'est pas moins nécessaire qu'elle en forme une entre les erreurs, afin que balancées l'une par l'autre elles laissent le monde en paix.

On a dit souvent que la morale qui vient de Dieu réunit tous les esprits, & que le dogme qui vient des hommes, les divise. Ces dogmes insensés, ces monstres, enfans de l'école, se combattent tous dans l'école, mais ils doivent être également méprisés des hommes d'état ; ils doivent tous être rendus impuissans par la sagesse de l'ad-

ministration. Ce sont des poisons dont l'un sert de remède à l'autre ; & l'antidote universel contre ces poisons de l'ame c'est le mépris.

IV.

Soutenez la justice , sans laquelle tout est anarchie & brigandage. Soumettez - vous - y vous-même le premier ; mais que les Juges ne soient que Juges & non maîtres , qu'ils soient les premiers esclaves de la loi & non les arbitres. Ne souffrez jamais qu'on exécute à mort un citoyen , fût-il le dernier men-

diant de vos Etats, sans qu'on vous ait envoyé son procès, que vous ferez examiner par votre Conseil. Ce misérable est un homme ; & vous devez compte de son sang.

Que les loix chez vous soient simples, uniformes, aisées à entendre de tout le monde. Que ce qui est vrai & juste dans une de vos villes, ne soit pas faux & injuste dans une autre. Cette contradiction anarchique est intolérable.

Si jamais vous avez besoin d'argent par le malheur des temps, vendez vos bois, votre vaisselle d'argent, vos dia-

mants , mais jamais des offices de judicature. Acheter le droit de décider de la vie & de la fortune des hommes , c'est le plus scandaleux marché qu'on ait jamais fait. On parle de simonie : y a-t-il une plus lâche simonie que de vendre la magistrature ? car y a-t-il rien de plus saint que les loix ?

Que vos loix ne soient ni trop relâchées ni trop sévères. Point de confiscation de biens à votre profit, c'est une tentation trop dangereuse. Ces confiscations ne sont, après tout, qu'un vol fait aux enfans d'un coupable. Si vous n'arrachez

pas la vie à ces enfans innocents , pourquoi leur arrachez-vous leur patrimoine ? n'êtes-vous pas assez riche sans vous engraisser du sang de vos sujets ? Les bons Empereurs dont nous tenons nôtre législation , n'ont jamais admis ces loix barbares.

Les suplices sont malheureusement nécessaires ; il faut effrayer le crime ; mais rendez les suplices utiles ; que ceux qui ont fait tort aux hommes servent les hommes. Deux Souveraines du plus vaste Empire du monde , ont donné successivement ce grand exemple. Des païs affreux défrichés par

des mains criminelles n'en ont pas moins été fertiles. Les grands chemins réparés par leurs travaux toujours renaissants, ont fait la sûreté & l'embellissement de l'Empire.

Que l'usage affreux de la question ne revienne jamais dans vos provinces, excepté le cas où il s'agirait évidemment du salut de l'Etat.

La question, la torture, fut d'abord une invention des brigands, qui venant piller des maisons, faisaient souffrir des tourments aux maîtres & aux domestiques, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert leur argent ca-

ché. Ensuite , les Romains adoptèrent cet horrible usage contre les esclaves qu'ils ne regardaient pas comme des hommes ; mais jamais les citoyens Romains ne furent exposés.

Vous savez d'ailleurs que dans les pays où cette coutume horrible est abolie , on ne voit pas plus de crimes que dans les autres. On a tant dit que la question est un secret presque sûr pour sauver un coupable robuste , & pour condamner un innocent d'une constitution faible , que ce raisonnement a enfin persuadé des nations entières.

V.

Les finances sont chez vous administrées avec une œconomie qui ne doit se déranger jamais. Conservez précieusement cette sage administration. La recette est aussi simple qu'elle puisse l'être. Les soldats qui ne servent à rien en temps de paix sont distribués aux portes des villes; ils prêteraient un prompt secours au receveur des tributs, qui est d'ordinaire un homme d'âge, seul & désarmé. Vous n'êtes point obligé d'entretenir une armée de commis contre vos sujets. L'argent de l'état ne passe point

par trente mains différentes, qui toutes en retiennent une partie. On ne voit point de fortunes immenses élevées par la rapine à vos dépends, & aux dépends de la noblesse & du peuple. Chaque receveur porte tous les mois l'argent de sa recette à la chambre de vos finances. Le peuple n'est point foulé, & le Prince n'est point volé. Vous n'avez point chez vous cette multitude de petites dignités bourgeoises, & d'emplois subalternes sans fonction, qu'on voit sortir de sous terre dans certains états où ils sont mis en vente par une administration

obérée. Tous ces petits titres sont achetés chèrement par la vanité ; ils produisent aux acheteurs des rentes perpétuelles, l'affaiblissement perpétuel de l'Etat.

On ne voit point chez vous cette foule de bourgeois inutiles, intitulés Conseillers du Prince, qui vivent dans l'oisiveté, & qui n'ont autre chose à faire qu'à dépenser à leurs plaisirs les revenus de ces charges frivoles que leurs pères ont acquises.

Chaque citoyen vit chez vous ou du revenu de sa terre, ou du fruit de son industrie, ou des appointements qu'il reçoit du

Prince. Le gouvernement n'est point endetté. Je n'ai jamais entendu crier ici dans les rues comme dans un pays où j'ai voyagé dans ma jeunesse, *nouvel édit d'une constitution de rentes, nouvel emprunt, charges de Conseiller du Roi mouleur de bois, mesureur de charbon.* Vous ne tomberez point dans cet avilissement aussi ruineux que ridicule. On interdirait un Comte de l'Empire qui se conduirait ainsi dans sa terre, on lui ôterait justement l'administration de son bien. Si les états dont je parle sont destinés un jour à être nos ennemis, puissent-ils se conduire

re



re selon des maximes si extravagantes.

VI.

Faites travailler vos soldats à la perfection des chemins par lesquels ils doivent marcher , à l'aplanissement des montagnes qu'ils doivent gravir , aux ports où ils doivent s'embarquer , aux fortifications des villes qu'ils doivent défendre. Ces travaux utiles les occuperont pendant la paix , rendront leurs corps plus robustes & plus capables de soutenir les fatigues de la guerre. Une légère augmentation de paye suffira pour qu'ils courent

au travail avec gayeté. Telle était la méthode des Romains ; les légions firent elles-mêmes ces chemins qu'ils traversèrent pour aller conquérir l'Asie mineure & la Syrie. Le soldat se courbe en remuant la terre , mais il se redresse en marchant à l'ennemi. Un mois d'exercice rétablit ce petit avantage extérieur que six mois de travail ont pu défigurer. La force, l'adresse & le courage valent bien la grace sous les armes. Les Anglais & les Russes sont moins parfaits à la parade que les Prussiens , & les égalent un jour de bataille.

On demande s'il est convenable que les soldats soient mariés ? Je pense qu'il est bon qu'ils le soient ; la désertion diminue , la population augmente. Je sçais qu'un soldat marié sert moins volontiers loin des frontières , mais il en vaut mieux quand il combat dans le sein de la patrie. Vous ne prétendez pas porter la guerre loin de votre Etat , votre situation ne vous le permet pas ; votre intérêt est que vos soldats peuplent vos provinces , au lieu d'aller ruiner celles des autres.

Que le militaire après avoir longtems servi ait chez lui des

secours assurés , qu'il y jouisse au moins de sa demi-payé comme en Angleterre. Un hotel des invalides tel que Louis XIV. en donna l'exemple dans sa capitale , pouvait convenir à un riche & vaste Royaume. Je crois plus avantageux pour vos états que chaque soldat à l'âge de cinquante ans au plus tard , rentre dans le sein de sa famille. Il peut encor labourer ou travailler d'un métier utile ; il peut donner des enfans à la patrie. Un homme robuste peut à l'âge de cinquante ans être encor utile vingt années. Sa demi-payé est un argent qui bien

que modique rentre dans la circulation au profit de la culture. Pour peu que ce soldat réformé défriche un quart d'arpent , il est plus utile à l'Etat qu'il ne l'a été à la parade.

VII.

Ne souffrez pas chez vous la mendicité. C'est une infamie qu'on n'a pu encore détruire en Angleterre , en France & dans une partie de l'Allemagne. Je crois qu'il y a en Europe plus de quatre cent mille malheureux indignes du nom d'hommes qui font un métier de l'oi-

siveté & de la gueuserie. Quand une fois ils ont embrassé cet abominable genre de vie, ils ne sont plus bons à rien. Ils ne méritent pas même la terre où ils devraient être ensevelis. Je n'ai point vu cet opprobre de la nature humaine toléré en Hollande, en Suède, en Danemark; il ne l'est pas même en Pologne. La Russie n'a point de troupes de gueux établis sur les grands chemins pour rançonner les passants. Il faut punir sans pitié les mendiants publics & secourir les pauvres avec la plus scrupuleuse attention. Les hopitaux de Lyon & d'Amf-

terdam font des modèles; ceux de Paris font indignement administrés. Le gouvernement municipal de chaque ville doit seul avoir le soin de ses pauvres & de ses malades. C'est ainsi qu'on en use dans Lyon & dans Amsterdam. Tous ceux que la nature afflige y font secourus; tous ceux à qui elle laisse la liberté des membres y sont forcés à un travail utile. Il faut surtout commencer à Lyon par l'administration de l'hôpital pour arriver aux honneurs municipaux de l'hôtel de ville. C'est là le grand secret. L'hôtel de ville de Paris n'a pas des

institutions si sages , il s'en faut beaucoup ; le corps de ville y est ruiné , il est sans pouvoir & sans crédit.

Les hopitaux de Rome sont riches, mais ils ne semblent destinés que pour recevoir des pèlerins étrangers. C'est un charlatanisme qui attire des gueux d'Espagne, de Bavière, d'Autriche, & qui ne sert qu'à encourager le nombre prodigieux des mendiants d'Italie. Tout respire à Rome l'ostentation & la pauvreté, la superstition & l'arlequinade.

NB. Le reste manque.

DU

DU DIVORCE.

Un principal magistrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans , vigoureux & d'une figure agréable , a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre , il craint même le commerce d'une fille , ou d'une veuve

qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux , voici le précis des plaintes qu'il adresse à son Eglise.

Mon épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même ; & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Eglise me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle reprouve ou des dédommagements honteux qu'elle condam-

ne, elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre; il n'y en a pas un seul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les Catholiques une vertu de souffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur dissolubile est*? On me per-

met la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle sacrement! je ne jouis plus du mariage, & je suis marié! Quelle contradiction! quel esclavage! & sous quelles Loix avons-nous reçu la naissance!

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette Eglise elle-même croit avoir été prononcées par Jésus-Christ (*): *Quiconque a renvoyé sa femme (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

(*) Matthieu ch. 19.

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la Loi de celui qu'ils regardent comme leur maître ; si lors qu'un état a besoin d'un héritier , il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente ataquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triste état qui me concerne. Dieu me permet de me remarier , & l'Evêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les Em-

pereurs ; il l'a été dans tous les Etats démembrés de l'Empire Romain. Les Rois de France qu'on appelle de la première race ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX. ennemi des Empereurs & des Rois, qui par un décret fit du mariage un joug infecouable ; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les Rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de Jésus-Christ, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. Louis le jeune fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec

Eléonor de Guienne, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le Roi Henri IV. pour répudier Marguerite de Valois prétexta une cause encor plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un Souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du Pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si longtems dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens ; c'est un attentat contre

la population , c'est un malheur pour eux , mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des Papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves , des soldats sans famille & sans patrie , vivants uniquement pour l'église : mais moi magistrat qui sers l'Etat toute la journée , j'ai besoin le soir d'une femme , & l'église n'a pas le droit de me priver d'un bien que Dieu m'accorde. Les Apotres étaient mariés , Joseph était marié , & je veux l'être. Si moi Alzatien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome , si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme,

me , qu'il me fasse eunuque pour
chanter des *miserere* dans sa
chapelle.

DE LA LIBERTÉ
DE
CONSCIENCE.

L'Aumonier du Prince de
... lequel prince est catholique
Romain , menaçait un anabatiste
de le chasser des petits états
du prince ; il lui disait qu'il n'y
a que trois sectes autorisées dans
l'Empire , celle qui mange Jé-
su-Christ Dieu par la foi seule
D

dans un morceau de pain en buvant un coup , celle qui mange Jésus - Christ Dieu avec du pain , & celle qui mange Jésus - Christ Dieu en corps & en ame sans pain ni vin : que pour lui Anabatiste qui ne mange Dieu en aucune façon , il n'était pas digne de vivre dans les terres de Monseigneur ; & enfin la conversation s'échaufant, l'aumonier menaça l'Anabatiste de le faire pendre.

Ma foi tant pis pour son Altesse , répondit l'anabatiste ; je suis un gros manufacturier, j'emploie deux cent ouvriers, je fais entrer deux cent mille écus par

an dans ses états , ma famille s'établira ailleurs , Monseigneur y perdra plus que moi.

Et si Monseigneur fait pendre ces deux cent ouvriers & ta famille ! reprit l'aumônier ; & s'il donne ta manufacture à de bons catholiques !

Je l'en défie , dit le vieillard : on ne donne pas une manufacture comme une métairie , parce qu'on ne donne pas l'industrie. Cela serait beaucoup plus fou que s'il faisait tuer tous ses chevaux qui ne communient pas plus que moi.

L'intérêt de Monseigneur n'est pas que je mange Dieu ; il est

que je procure à ses sujets de
quoi manger , & que j'augmente
ses revenus par mon travail. Je
suis honnête homme ; & quand
j'aurais le malheur de n'être pas
né tel , ma profession me force-
rait à le devenir ; car dans les
entreprises de négoce , ce n'est
pas comme dans celles de cour ;
point de succès sans probité. Que
t'importe que j'aye été batifé
dans l'âge qu'on appelle de raison,
tandis que tu l'as été sans le fa-
voir ? Que t'importe que j'adore
Dieu sans le manger , tandis que
tu le fais , que tu le manges &
que tu le digères ? Si tu suivais
tes belles maximes , & si tu avais

la force en main , tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre, faisant pendre à ton plaisir le grec qui ne croit pas que l'Esprit procède du Père & du Fils; tous les Anglais, tous les Hollandais, Danois, Suédois, Prussiens, Hannovriens, Saxons, Hessois, Berinois, qui ne croient pas le Pape infallible: tous les Musulmans qui croient un seul Dieu & qui ne lui donnent ni père ni mère, & les Indiens dont la religion est plus ancienne que la juive, & les lettrés Chinois qui depuis cinq mille ans servent un Dieu unique sans superstition & sans fanatisme. Voilà donc ce que tu fe-

rais si tu étais le maître? Assurément, dit le prêtre, car je suis dévoré du zèle de la maison de Dieu. *Zelus domus tuæ comedit me.*

Etrange secte, ou plutot infernale horreur ! s'écria le bon père de famille : quelle religion que celle qui ne se soutiendrait que par des bourreaux , & qui ferait à Dieu l'outrage de lui dire, tu n'es pas assez puissant pour soutenir par toi-même ce que nous appellons ton véritable culte, il faut que nous t'aidions ; tu ne peux rien sans nous , & nous ne pouvons rien sans tortures , sans échafauts & sans buchers !

Ça, di-moi un peu, sanguinaire aumonier, es-tu Dominicain ou Jésuite ou Diable ? Je suis Jésuite, dit l'autre. Eh mon ami, si tu n'es pas Diable, pourquoi dis-tu des choses si diaboliques ?

C'est que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur ?

C'est le Provincial.

De qui le Provincial a-t-il reçu cet ordre ?

De notre Général ; & le tout pour plaire au Pape.

Le pauvre anabatiste s'écria ;

D iiiij

Sacrés Papes qui êtes à Rome sur le trône des Cefars, Archevêques, Evêques, Abbés devenus Souverains, je vous respecte & je vous fuis. Mais si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses & votre puissance ne sont fondées que sur l'ignorance & la bêtise de nos pères, jouïſſez-en du moins avec modération. Nous ne voulons pas vous détrôner, mais ne nous écrasez pas. Jouïſſez & laissez nous paisibles. Sinon craignez qu'à la fin la patience n'échappe aux peuples, & qu'on ne vous réduiſe pour le bien de vos ames à la con-

dition des Apôtres dont vous prétendez être les successeurs.

Ah misérable ! tu voudrais que le Pape & l'Evêque de Vurtzbourg gagnassent le ciel par la pauvreté évangélique !

Ah mon révérend Père ! tu voudrais me faire pendre !



A NEC-

A N E C D O T E

S U R

B E L I S A I R E .

A Paris, 20 Mars 1767.

JE vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un Dieu Père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé sur la parole de St. Ambroise qu'un jeune Valentinien qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec St. Jérôme que plusieurs

payens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas osé aller si loin que St. Jean Chrysostome, qui dans une de ses homélies, (a) dit que les préceptes de Jesus-Christ sont si légers que plusieurs ont été au delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt, ut multi philosophica tantum ratione excefferint.*

Vous avez même attiré à vous St. Augustin, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de

(a) III. Homélie sur la I. Epître de St. Paul aux Corinthiens.

son avis, quand il dit; (b) depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un seul Dieu, & qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & justice selon ses préceptes, en quelque endroit & en quelque tems qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvés par lui.

Mais ce qu'il y a de pis, Deïste & Athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot S. Paul dans son Epître aux Romains; (c) honneur & gloire à

(b) Dans sa 49. Epître à Deo gratias.

(c) Chap. 2.

quiconque fait le bien , premièrement aux Juifs , & puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils qui n'ont point la loi , font naturellement ce que la loi commande , n'ayant point notre loi , ils font leur loi à eux-mêmes. Et après ces paroles , il reproche aux Juifs de Rome , l'usure , l'adultère & le sacrilège.

Enfin , détestable enfant de Bélial , vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de Bélisaire ;
(d) *ce qui m'attache le plus à ma*

(d) Voyez le chapitre quinze du Bélisaire de M. Marmontel de l'Académie Française , c'est un des plus beaux morceaux que nous ayons dans notre langue.

religion , c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendit farouche , dur & impitoyable ; je l'abandonnerais & je dirais à Dieu , dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant ; je fais le choix qui t'offense le moins. J'ai vu d'indignes femmes de bien , des militaires trop instruits , de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité , des gens de lettres malheureusement plus remplis de gout & de sentiment que de théologie , admirer avec attendrissement ces sottes paroles & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous appren-

drez ce que c'est que de cho-
 quer l'opinion des licentiés de
 ma licence ; vous & tous vos
 damnés de philosophes vous vou-
 driez bien que Confucius & So-
 crate ne fussent pas éternelle-
 ment en enfer, vous seriez fâ-
 chés que le Primat d'Angleter-
 re ne fût pas sauvé aussi-bien
 que le Primat des Gaules. Cet-
 te impiété mérite une punition
 exemplaire. Apprenez votre
 catéchisme. Sachez que nous
 dampons tout le monde quand
 nous sommes sur les bancs ;
 c'est là notre plaisir. Nous
 comptons environ deux mil-
 liards d'habitants sur la terre. A

trois générations par siècle, cela fait environ six milliards; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne 240 milliards de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces 240 milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre: mais c'est une bagatelle: & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table, mes amis, réjouissons nous, nous avons au moins 240 milliards de nos frères dont les âmes toutes spirituelles font
pour

pour jamais à la broche , en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rotir avec elles.

Apprenez , Monsieur le Réprouvé , que votre grand Henri IV. que vous aimez tant , est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable , & que Ravailiac purgé par le sacrement de pénitence , jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec Jean Hus & Jérôme de Prague , avec Arnaud de Bresse , avec le Conseiller du Bourg & avec tous les infames qui n'é-

E

taient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens, où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourse & quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine fortant de sa licence ; à qui les adressait-il ? c'était à un Académicien de la première Académie de France. Cette scène se passait chez un magistrat homme de lettres que le Licencié était venu solliciter pour un procès dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai ? c'é-

tait après boire ; car nous avions diné avec le magistrat , & le moine avec les valets de chambre ; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend Père , lui dit l'Académicien , pardonnez-moi , je suis un homme du monde qui n'ai jamais lû les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat Romain comme aurait parlé notre Duguesclin , nôtre Chevalier Bayard ou notre Turenne. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle , il nous échape bien des sottises ; mais vous les corrigez ; & un mot d'un seul de

vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Bélisaire n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous appaiserez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance, la douceur, l'indulgence, & qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que Dieu soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites

conspirations. Vous avez à faire au révérend père Ha..., à l'Abbé Din.... & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison que nous avions par-tout profcrite, commençait à renaître dans nos climats septentrionaux; ce fut Erasme qui était tenté de dire, *Sancte Socrates, ora pro nobis*, Erasme à qui on éleva une statue. Le Vayer le précepteur de Monsieur & même de Louis XIV. recueillit tous ces blasphêmes dans son livre de la vertu des Payens. Il eut l'insolence d'imprimer que

dés marauts tels que Confucius, Socrate , Caton , Epictète , Titus, Trajan, les Antonins, Julien, avaient fait quelques actions vertueuses. Nous ne pûmes le bruler ni lui ni son livre, parce qu'il était Conseiller d'état. Mais vous qui n'êtes qu'Académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole, & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'écriture le défend.

Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus : Le scélerat demandait un pardon qu'il

ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'Académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'Académie.

Ah ! frère Triboulet , dit le magistrat , (car Triboulet est le nom du Docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien , mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la Sorbonne entière répondit pour vous , comme le Père Bauni se rendait plége pour la bonne mère , & comme toute la société de Jésus était plége pour le père Bauni ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des

particuliers. Voudriez - vous abolir aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur Jean Petit Cordelier en faveur de l'assassinat du Duc d'Orléans; parce que trente-fix docteurs de Sorbonne avec frère Martin inquisiteur pour la foi, condamnèrent la Pucelle d'Orléans à être brulée vive pour avoir secouru son Roi & sa Patrie; parce que soixante & onze docteurs de Sorbonne déclarèrent Henri III. déchu du trône; parce que quatre-vingt docteurs excommunièrent au 1^{er}. No-

vembre 1592. les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de Henri IV. dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais Prince*? Voudriez - vous, frère Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos pères? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la votre *per modum traducis*? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la Cour vous fera mettre au pilori: mais vous y ferez seul, & les moines de votre couvent

(puisqu'il y a encor des moines)
ne seront pas condamnés avec
vous. Chacun répond de ses
faits. Et comme l'a dit un cer-
tain philosophe , il ne faut pas
purger les petits-fils pour la ma-
ladie de leur grand-père. Cha-
cun pour soi , & Dieu pour
tous. Il n'y a que le loup
qui dise à l'agneau , si ce n'est
toi , c'est donc ton frère.

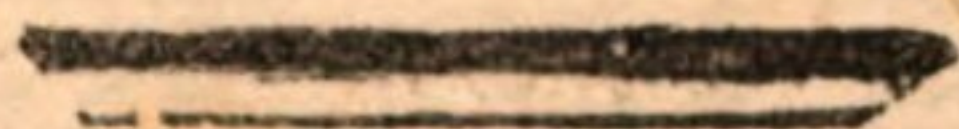
Allez , respectez l'Académie
composée des premiers hommes
de l'état & de la littérature.
Laissez Bélisaire parler en bra-
ve soldat & en bon citoyen ,
n'insultez point un excellent
écrivain ; continuez à faire de

mauvais livres, & laissez nous lire les bons. Frère Triboulet fortit, la queue entre les jambes; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe, ou plutot quand les deux philosophes purent parler en liberté, N'admirez - vous pas ce moine? dit le magistrat: il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur,

& je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce que tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste Impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main, *malheur aux persécuteurs.* Elle a fait grace à l'Evêque de Rostou condamné par le Synode pour avoir soutenu l'opinion des deux puissances, & pour n'avoir pas sçu que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion ;

que c'est la puissance de la vérité & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps ! dit le Magistrat : conformons nous au temps , dit l'homme de lettres.



(77)

que estis per nos de la y
re. Comen. a. p. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.

de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.
de. d. d. d. d. d. d. d. d.

Manchen
Grafen
Grafen

Voltaire,

Fragment des instructions pour le prince royal de

Berlin 1767

J.can.p. 1031#Beibd.3

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10547033-0

VD18 14761203-001